

MARIE VAREILLE

Le Livre de Poche

Là où tu iras j'irai



Le Livre de Poche remercie les éditions MAZARINE
pour la parution de cet extrait

© Mazarine/Librairie Arthème Fayard.
ISBN : 978-2-253-07305-5 – 1^{re} publication LGF

*À Olivier,
qui me doit toujours une chaîne hi-fi,*

*À Clément,
à qui je dois de nombreuses heures de petites voitures,*

*À Paul,
qui me doit un Nurofen 500.*

*« Il faut que le hasard renverse la
fourmi pour qu'elle voie le ciel. »*

Proverbe arabe

Woody-Allen aux Noëls de la SPA

— Celui-ci est à trois cents euros.

Le vendeur posa dans les bras d'Isabelle un adorable bébé labrador. Elle sourit, lui gratta la tête et embrassa le chiot entre ses deux oreilles.

— Je le trouve mignon, dit Quentin, mais c'est ton anniversaire, donc si tu en préfères un autre...

Elle hésita, balaya du regard l'animalerie et s'arrêta comme frappée par la foudre.

— Lui !

Ses yeux bruns brillants de détermination, elle reposa le chiot et se dirigea vers une cage minable, posée à même le sol, qui contenait manifestement le fruit des amours contrariées d'une gargouille et d'une chauve-souris irradiée. La toison pelée de l'animal laissait apparaître ici et là un peu de peau flasque. Deux oreilles pointues encadraient une touffe de poils blancs emmêlés qui retombaient sur son unique œil, jaune et mélancolique.

— Elle n'est pas à vendre, dit le vendeur, elle a été abandonnée hier. Elle a neuf ans passés et elle boite !

— Oh, la pauvre, c'est horrible...

Isabelle s'approcha de la grille et passa un doigt sur le crâne hirsute du chihuahua qui retroussa les babines en grognant et montra deux rangées de dents acérées. Isabelle tourna un visage rayonnant vers Quentin, qui l'observait en silence, une étincelle amusée au fond des yeux.

— On dirait un bébé punk ! Elle est adorable !

Elle ouvrit la grille. Le vendeur remit précipitamment le labrador dans sa cage.

— Attention ! Je ne sais pas si ses vaccins sont à jour !

Mais Isabelle s'était déjà emparée de la bestiole et avait enfoui son visage dans l'affreuse crête blanche. L'animal, surpris par cette manifestation de tendresse inattendue, se raidit, gronda pour la forme, avant de se pelotonner en ronronnant dans les bras accueillants de la jeune femme.

— Quentin, je te présente Woody-Allen.

Quentin, pas vraiment surpris, haussa un sourcil.

— Tu es sûre de toi ? Même aux Noëls de la SPA, on n'en a jamais vu un aussi moche.

Le vendeur, perplexe, se grattait le crâne.

— Je vous la donne, si vous la voulez, on allait la piquer, alors... Vous pouvez repasser la chercher samedi prochain ? Il faut que je la vaccine.

— Si c'est gratuit, fit remarquer Quentin, il faut qu'on te trouve un autre cadeau d'anniversaire.

La jeune femme saisit au hasard dans un présentoir un collier pour chien et le lui tendit.

— Tu n'as qu'à lui prendre ça en plus, ce sera parfait.

— Ça vous fera six euros quarante, dit le vendeur en scannant l'article.

Quentin tendit sa Carte bleue, tandis qu'Isabelle reposait le chien dans sa cage.

— À samedi, ma belle, murmura-t-elle, j'ai hâte que tu découvres ta nouvelle maison.

Elle embrassa Quentin avec enthousiasme.

— C'est mon plus beau cadeau d'anniversaire en trente-deux ans. Tu ne la trouves pas sublime ?

Quentin sourit, passa son bras autour des épaules d'Isabelle et déposa un baiser sur sa joue.

— Sublime, c'est un peu excessif, ma puce, mais l'essentiel, c'est qu'il te plaise, même s'il a une tête de rat d'égout.

Soirée Erotic Gyneco

— Isabelle !

Pour la troisième fois, Quentin secoua l'épaule d'Isabelle.

— Hein ?! Quoi ?!

Elle leva une tête paniquée de l'oreiller qu'elle enserrait de ses bras comme un naufragé une bouée de sauvetage. Elle avait la marque des draps incrustée sur la joue gauche et ses yeux bruns écarquillés portaient encore les traces du maquillage de la veille. Avec ses cheveux blonds ébouriffés, elle présentait à Quentin le visage effaré d'un oisillon tombé du nid.

— Il est midi ! Ton audition !

— Mon audition ? Quelle audition ?... Ah merde, mon audition !

Isabelle jeta un coup d'œil à l'heure qui s'affichait sur le lecteur DVD.

— C'est mort, c'était à neuf heures.

Elle rabattit la couverture sur sa tête, décidée à se rendormir. La voix de Quentin revint à la charge, calme mais teintée d'agacement.

— Tu ne pouvais pas mettre un réveil ?

— Doit plus avoir de batterie.

La couette s'envola comme par magie, rabattue par Quentin au pied du lit. Isabelle s'appuya sur un coude et se frotta les yeux, étalant un peu plus son mascara.

— Désolée, je suis rentrée à quatre heures du mat de la soirée Erotic Gyneco.

— La soirée Erotic Gyneco ? ! Je croyais que tu devais juste boire un verre avec Amina.

— Justement. C'était une soirée de la fac d'Amina, elle était complètement déprimée et j'ai voulu lui changer les idées.

— Ça fait quatre ans qu'Amina a terminé médecine !

— Mais c'était génial : il y a même eu une distribution de spéculums gratuits.

Quentin tenta de dissimuler la légère crispation de sa mâchoire. Il se laissa tomber au bord du lit et Isabelle passa une main dans le dos de son compagnon.

— Amina n'allait vraiment pas bien, elle avait besoin de moi... Tu boudes ?

Comme il ne répondait pas, elle se glissa sur ses genoux, enserra son torse de ses jambes nues et entama une série de baisers dans son cou.

— Tu sais quoi ? murmura-t-elle au creux de son oreille, parfois je me dis que tu es trop sexy, trop gentil, trop parfait pour être honnête.

Le compliment ne parut qu'augmenter l'agacement de Quentin.

— Arrête ça, dit-il, tu ne crois pas que tu pourrais penser à envoyer un texto quand tu passes la moitié de la nuit dehors ?

Isabelle passa les bras autour de son cou et se colla un peu plus contre lui.

— Mais je pense tout le temps à toi ! La preuve : j'ai fait une heure de métro hier après-midi rien que pour t'acheter trois moelleux pistache-chocolat à la pâtisserie Martin-Laurent.

Elle poursuivait ses caresses et les épaules de Quentin finirent par se relâcher. Il prit le visage de la jeune femme entre ses mains et soupira. Incapable de résister longtemps à son expression de petite fille paumée, il déposa un baiser sur ses lèvres.

— OK, c'est un coup bas, mais si tu sors la carte des moelleux, tu as gagné.

La situation semblait réglée, Isabelle sauta du lit.

— Je vais te préparer le brunch du siècle ; ensuite, on va chercher Woody-Allen à l'animalerie !

— On n'a pas le temps : il faut qu'on soit chez ton pote Alexandre à 14 heures. On ira après, non ?

Isabelle s'éroula de nouveau sur la couette avec une expression accablée.

— Oh non, j'avais oublié !

Elle caressa du bout des doigts les abdominaux bien dessinés de son compagnon. Chaque fois qu'elle le voyait sans son costard, elle se disait qu'elle avait dû faire quelque chose de bien dans une autre vie pour être avec un mec comme lui. Quentin se pencha sur elle et enroula autour de son doigt une de ses boucles blondes.

— Je croyais que c'était important, cette audition, ma puce...

Elle se força à sourire.

— Les auditions, tu sais, j'en ai passé quatre cent quatre-vingt-treize depuis mes dix-sept ans, c'est pas celle-ci qui aurait changé la donne.

— On ne sait jamais...

— J'avais un mauvais feeling, dit-elle d'un ton faussement léger. Je suis sûre que ça aurait été un de ces castings où ils t'expliquent que trente-deux ans, c'est bien trop vieux pour jouer une trentenaire, ou pire, ceux où ils te demandent d'enlever ta culotte pour voir comment tu prends la lumière.

— Je sais que c'est dur, mais si tu veux avoir une chance...

Sans le laisser finir, elle l'attira contre elle et rabattit la couette sur eux. Elle ne voulait pas avoir cette conversation. La vie s'était chargée bien assez tôt de lui faire comprendre que la chance ne se penchait pas sur tous les berceaux. Tout en l'embrassant, elle tira sur le boxer qu'il portait pour dormir.

— Enlève ça, chuchota-t-elle, les soirées médecine, ça me donne envie de jouer au docteur.

Geneviève de Fontenay à un concert d'Eminem

Une bombe nucléaire n'aurait pas fait plus de dégâts dans le salon d'Alexandre Lemaire. Isabelle, aussi à l'aise que Geneviève de Fontenay à un concert d'Eminem, esquiva avec habileté un xylophone qui volait. Un enfant, armé d'un sabre laser, lui écrabouilla le pied en partant avec un grand hurlement à l'assaut d'un ennemi imaginaire. Où diable était Quentin et pourquoi l'avait-il abandonnée en milieu hostile ? Elle se recula prudemment du côté de la porte-fenêtre. Son regard tomba sur une fillette, en planque derrière le canapé.

Cette dernière tirait à deux mains sur la queue du chat d'Alexandre, un matou affable et rondouillard, prénommé « Chasseur ».

— Il ne faut pas faire de mal aux animaux, dit Isabelle, choquée.

En guise de réponse, l'enfant leva son bras armé de ce qui semblait être un membre arraché à une poupée et assena un grand coup sur la tête du pauvre Chasseur. Celui-ci poussa un miaulement indigné et s'enfuit. Isabelle, déconcertée par cette violence gratuite, récupéra l'arme du crime.

— C'est méchant ce que tu as fait. Tu aimerais, toi, qu'on vienne t'embêter pendant que tu dors tranquillement ?

La gamine ouvrit des yeux innocents et Isabelle éprouva une intense satisfaction : elle venait d'apprendre à quelqu'un le respect des animaux. Elle eut une pensée émue pour Woody-Allen qui serait fier d'elle quand elle le récupérerait à l'animalerie en fin d'après-midi.

À peine avait-elle formulé cette réflexion qu'un vagissement suraigu sortit de la bouche béante de la petite fille et les dix-huit paires d'yeux qui avaient ignoré la scène jusqu'ici tombèrent sur Isabelle, le membre en plastique toujours à la main. La mère la foudroya du regard.

— Mais enfin qu'est-ce qui se passe ? Elle était sage comme une image !

— MAMAAAAAN LA DAAAAAAME ELLE VEEUT ME TAPEEEEEEEEEEEEEEEEEER !

Plus personne ne songeait à manger des petits-fours, des murmures horrifiés s'élevèrent dans la pièce dévastée où déjà une mère sortait son téléphone les mains tremblantes, prête à appeler SOS Enfants battus.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda la mère.

— Ta fille a frappé le chat : je lui ai simplement demandé d'arrêter.

Ce lâche de Chasseur avait abandonné la scène du crime et Isabelle se retrouvait sans témoin.

— Pour qui tu te prends ? Ce n'est pas à toi d'élever Enola !

— Tu n’as qu’à la surveiller, alors, rétorqua Isabelle, agacée par l’agressivité du ton, ça évitera qu’elle défoule ses pulsions psychopathes sur des poupées et des animaux sans défense.

— Des pulsions psych... Mais... occupe-toi de ta vie avant de te mêler de celle des autres. Quand on est caissière chez McDo à trente-deux ans, on est mal placée pour donner des leçons d’éducation !

Alexandre – dans le rôle de l’intrépide chevalier servant comme toujours – s’interposa.

— Audrey, Isabelle n’est pas caissière, mais actrice, et elle n’a pas l’habitude des enfants : elle a juste voulu aider Chasseur.

Un biberon dégoulinant dans une main et un pull en cachemire blanc repeint au chocolat dans l’autre, il envoyait à Isabelle de ses yeux suppliants des signaux de détresse dignes d’un naufragé du *Titanic*. Isabelle soupira. Elle ne voulait pas causer d’esclandre chez son ami d’enfance.

— Je suis désolée, Audrey, je ne voulais pas effrayer ta fille, dit-elle, en revanche, je tiens à te faire remarquer qu’il n’y a aucune honte à être caissière chez McDo.

Audrey croisa les bras sur sa poitrine avec un rictus méprisant.

— Je ne fais qu’exprimer tout haut ce que tout le monde pense tout bas. En attendant, tu es priée de présenter tes excuses à Enola.

Il fallut à Isabelle toute l’intensité de son amitié avec Alexandre pour ne pas renverser le contenu de sa tasse de café sur la tête de son interlocutrice. Elle se domina et fit un sourire mielleux à Enola.

— Je suis désolée, *Ebola*.

Alexandre pinça les lèvres pour ne pas rire. Audrey, qui n'avait pas entendu, eut un hochement de tête satisfait. L'enfant, peu rancunière, avait de toute façon déjà ramassé la jambe en plastique et repartait en bramant à la poursuite de Chasseur.

Isabelle et Alexandre étaient meilleurs copains depuis le CM2. Leurs vies avaient un brin divergé en classe de première, quand il avait eu l'idée brillante de mettre en cloque une grande de terminale S : Johanna. Alexandre, dont la vocation semblait alors déjà de secourir les demoiselles en détresse, avait trouvé approprié de se marier à seize ans, avec autorisation du juge de tutelle. Dix-sept ans plus tard, divorcé depuis un an à peine de la Johanna en question, il avait bien malgré lui obtenu la garde de ses trois enfants. Son ex-femme s'était carapatée à Singapour pour y lancer une start-up de cosmétiques bio à base de graines de courge provençale. Dans la mesure où Alexandre n'en avait pas foutu une pendant leurs seize ans de vie commune, il fallait admettre que c'était un juste retour des choses.

Il apprenait donc à être père de Gwen, dix-sept ans, Matthieu, cinq ans, et Léopoldine, trois ans. Il jonglait avec un job très important auquel Isabelle ne comprenait rien et les réunions parents-professeurs, s'extasiait devant les horreurs en pâte à sel offertes pour la fête des Pères entre deux conf-call avec Londres et passait trente minutes par jour, ses lunettes Paul Smith sur le nez, à étudier sur les blogs de mamans quel était le meilleur modèle de

tricycle. Toujours souriant, plutôt beau gosse et entouré d'enfants sur les photos de profil qu'il mettait en toute innocence sur les sites de rencontres, il avait un succès délirant sur Tinder. Il ne pouvait malheureusement pas y consacrer suffisamment de temps pour y trouver l'amour avec un grand « A ». En attendant que ses enfants grandissent, le pauvre Alexandre s'était donc résigné à sortir avec des filles canon et beaucoup plus jeunes que lui, qui avaient autant envie de s'engager dans une relation sérieuse avec un père de trois enfants que d'attraper la peste bubonique.

— « Ebola » ? Non mais sérieux, t'as quel âge ? demanda-t-il après que la mère se fut éloignée.

Isabelle pouffa.

— Je suis clairement trop vieille pour les goûters d'anniversaire de tes enfants, en tout cas. Amina ne vient pas ?

— Elle a prétexté une garde de dernière minute à la clinique pour nous lâcher comme des merdes... Excuse de gynéco !

Alexandre posa le biberon dégoulinant et la prit par la main.

— Allez, viens, on va manger tous les Twix que j'ai planqués dans le garage, ça nous remontera le moral...

C'est un joint, pas une seringue

Alexandre ouvrit la porte du garage et s'arrêta net.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

Question purement rhétorique, il était évident que les deux adolescentes appuyées sur le capot de la voiture étaient en train de fumer un joint. La première, petites lunettes, queue-de-cheval et une tête à remporter tous les concours de calcul mental de son lycée, c'était Gwen, la fille aînée d'Alex. Quand Isabelle croisa le regard de la seconde, il lui sembla la reconnaître sans toutefois pouvoir la remettre.

L'adolescente avait de longs cheveux blond californien aux racines sombres. Ses yeux vert clair, brutalement maquillés de noir, lui donnaient un regard charbonneux à la Penelope Cruz, presque charnel malgré ses traits encore enfantins. Il était difficile de déterminer si sa tenue sortait tout droit du dernier défilé d'un créateur un peu trop visionnaire ou d'une poubelle. Elle portait une robe longue en soie fuchsia, fendue jusqu'en haut de la cuisse, un blousson en jean vintage aux coudières dorées et une paire

de chaussures montantes à semelles crantées. Elle dévisageait Isabelle, l'air sidéré.

— Tu ressembles vachement à..., commença-t-elle.

Puis elle expira de la fumée par les narines, ferma les yeux et secoua la tête comme pour se réveiller d'un mauvais rêve.

— Gwen, pose ça immédiatement, ordonna Alex. Quant à toi, Adriana, rentre chez toi ! Tu as bien de la chance que je ne prévienne pas ton père.

En entendant ce prénom, Isabelle se souvint où elle avait déjà vu l'adolescente : dans une émission sur les youtubeurs stars, ces jeunes qui cartonnent en postant des vidéos sur Internet. Elle se rappelait spécifiquement l'interview d'Adriana Kozlowski-Valentini, parce que celle-ci était la fille de l'actrice Sofia Valentini et de Jan Kozlowski, réalisateur franco-polonais primé à Cannes. Sofia Valentini était l'actrice préférée d'Isabelle, pour la simple et bonne raison qu'on lui avait fait remarquer à diverses reprises qu'elle en était le portrait craché.

Gwen leva les yeux au ciel.

— C'est bon, p'pa, c'est un joint, pas une seringue, pas la peine de piquer ta crise.

Adriana haussa les épaules, sauta du capot avec élégance et se tourna vers Alexandre.

— Vous pouvez appeler mon père, monsieur Lemaire, c'est pas comme s'il en avait quoi que ce soit à foutre.

— Sors d'ici, Adriana, lança Alex, les dents serrées.

Il appuya sur un bouton qui déclencha l'ouverture automatique du garage.

— Deux minutes, faut que je me commande un Uber, répliqua la jeune fille.

Isabelle retint un sourire tandis que les yeux d'Alexandre sortaient de leurs orbites.

— Tu l'attendras dehors !

Adriana prit le temps d'examiner Isabelle des pieds à la tête, les sourcils froncés, comme si elle se demandait, elle aussi, si elle la connaissait. Elle se dirigea ensuite avec nonchalance vers la sortie, son smartphone à la main.

— Au revoir, monsieur Lemaire, ciao, Gwen, à lundi, dit-elle en agitant la main sans se retourner.

Elle disparut de leur champ de vision. Gwen, folle de rage, sauta du capot.

— J'hallucine, d'où tu parles comme ça à mes copines ? !

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas que tu fréquentes cette fille ! Je ne te paye pas une école privée pour que tu fumes des joints dans le garage !

Sans même répondre, Gwen partit en trombe. Alexandre la suivit des yeux, désespéré.

— Tu crois qu'il faut que j'aille lui parler ?

Isabelle s'appuya avec flegme sur le véhicule.

— Laisse tomber, c'est de son âge.

Elle s'empara de ce qui restait du joint et aspira une longue bouffée.

— C'est de la bonne, déclara-t-elle : tu devrais essayer, ça te détendrait.

Alexandre referma le garage, l'air à peu près aussi détendu que si le sort de l'humanité dépendait de sa capacité à redémontrer la théorie de la relativité en moins de trois minutes.

— Je crois que je suis nul comme père.

Isabelle ébouriffa d'une main tendre les cheveux de son ami.

— Écoute, dit-elle gentiment, je n'ai aucune affinité avec les enfants et, personnellement, je n'ai pas l'intention d'en avoir, mais moi je pense que tu es un superpapa.

On entendait, assourdis, les bruits de l'anniversaire qui se poursuivait dans la maison. Alexandre examina Isabelle : elle était affalée sur le capot de la voiture, son pétard à la main. Bien qu'elle ait fêté récemment ses trente-deux ans, avec son jean délavé et ses Converse, elle paraissait à peine plus âgée que Gwen.

— Bien sûr que tu auras des enfants. Regarde : tu disais que tu t'installerais jamais avec un mec, que ce n'était pas compatible avec ta carrière et, finalement, tu habites avec Quentin.

— Et je n'ai plus de carrière...

— Tu n'as jamais eu de carrière. Au passage, je pense que si tu ne veux vraiment pas d'enfants, tu ferais bien d'en parler au principal intéressé, parce que, lui, il a l'air d'avoir pas mal d'« affinités », comme tu dis, avec eux.

Alex eut un geste du menton en direction de la fenêtre du garage. Quentin, entouré d'enfants, se tenait dans le jardin, un ballon à la main. Sous sa barbe de trois jours, sa peau était rosie par l'excitation. Il avait les yeux brillants, parlait d'une voix énergique, et les petits l'écoutaient avec dévotion. Au moment où il jetait le ballon en l'air, tous les enfants se jetèrent sur lui avec la violence d'une horde de

morts vivants tenus de se partager le dernier humain sur terre. Tout en se débattant, il effectua en riant une passe à Enola. Celle-ci, hilare, l'emporta en zigzaguant vers le fond du jardin, où deux tas de pulls délimitaient une cage de foot imaginaire.

Quentin ? Des enfants ? Il avait évoqué le sujet à quelques reprises, mais jamais Isabelle n'avait pensé qu'il était sérieux. Mal à l'aise, elle tira de nouveau sur le joint.

— On n'en est pas là de toute façon.

— Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ? Cinq ans ?

— Mais non... Ça fait... (Isabelle calcula sur ses doigts.) Ah oui, cinq ans, réalisa-t-elle, surprise.

— Crois-moi, c'est le genre de conversation qu'il vaut mieux avoir maintenant que dans trois ans.

— Mais tu crois vraiment qu'il en veut ? On vient d'acheter un chien...

Alexandre ouvrit un Twix et ne put s'empêcher de rire en voyant la tête ébahie de son amie.

— Mais enfin, Isabelle, tout le monde veut des enfants.

Par la fenêtre, Isabelle observa longuement Quentin et, sans prévenir, comme un rhume au mois d'août, la culpabilité la prit à la gorge.

— Non, pas moi, murmura-t-elle.